





Orizons

Littératures, une collection dirigée par Daniel Cohen

Littératures est une collection ouverte, tout entière, à l'écrire, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents. L'approche de Littératures, chez Orizons, est simple — il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps — : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style.

Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai », il savait avoir raison contre tous les dépérissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

Dans la même collection, dernières parutions

Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrélient au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie* — *La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

ISBN 978-2-296-08727-9

© Orizons, Paris, 2011



Les jours de papier





Du même auteur

« L'armée comme lieu de promotion sociale ? Le cas des nouvelles catégories d'officiers issus des filières universitaires. » in Gresles F., *Sociologie du milieu militaire*, Paris L'Harmattan, 2005.

« Australie », Collaboration à l'ouvrage de Laplantine F., et Nous A., *Métissages*, Pauvert, Librairie Arthème Fayard, 2001.

Les gars de la marine. Ethnologie d'un navire de guerre, A-M. Métaillié, 1997.

Femmes de parole. Une ethnologie de la voyance, Paris, A-M. Métaillié, 1997.

Adieu mon ange, Paris L'Harmattan, 2009.



Serge Dufoulon

Les jours de papier



 **Orizons**
2011







Chapitre I

L'air brûlant à cette heure de la journée bruissait de la litanie insondable des cigales et de quelques vrombissements de mouches en quête d'une merde. Elle s'avança vers la porte entrouverte. À l'intérieur du cabanon de pierres sèches, il faisait frais. Ses yeux s'accoutumèrent peu à peu à la pénombre. Elle l'aperçut allongé sur un vieux canapé. Les bras rejetés en arrière supportant la tête, il était nu, endormi, sur son bassin un tee-shirt pâle tentait de recouvrir maladroitement son pubis. Il dormait profondément. Personne ne l'attendait et il n'attendait personne, d'ailleurs ici personne n'attend jamais personne.

Sur le seuil, la jeune femme fit glisser ses espadrilles et s'engagea dans la pièce en prenant soin de ne faire aucun bruit. La vue de cet homme abandonné à sa sieste, si vulnérable et serein, éveillait en elle de la tendresse mêlée d'un désir incertain. Elle s'agenouilla lentement vers le corps de l'homme, le détailla. Elle se pencha et souffla doucement sur le coin du tee-shirt recouvrant partiellement l'intimité soudain dévoilée. Le dormeur frémit comme sous l'effet d'un courant d'air. Il déploya sa jambe gauche tandis que la droite se repliait contre le dossier du canapé et sa tête s'inclina complètement sur son aisselle droite. La jeune femme huma l'odeur de sa peau. Elle fut surprise en ce lieu insalubre de la délicatesse vanillée presque sucrée des senteurs qui se dégageaient de ce corps d'homme qu'elle n'osait pas toucher. Elle savait que le moindre mouvement brusque ou saccadé aurait eu pour effet de rompre l'enchantement et le mystère qui les reliait l'un à l'autre.

Les lèvres de la jeune femme effleuraient maintenant les poils pubiens. De ses doigts fins, elle redressa délicatement la verge nonchalante. Elle referma imperceptiblement sa bouche autour de cette chair tendre. L'homme frémit mais ne s'éveilla pas. Le plaisir de la femme était intense. Par cette prise, elle le savait à sa merci comme si toute la vie de cet homme était concentrée dans son sexe. Dans sa bouche chaude, elle percevait des



pulsations d'abord hésitantes, puis plus appuyées... Peu à peu la verge se durcit. Les yeux de la jeune femme pétillaient tandis que la douce étreinte autour de ce sexe rempli de vigueur se relâcha et que ses lèvres esquissaient un sourire carnassier triomphant, elle le possédait ! Elle devenait sa source de vie. C'était elle qui le générait et il ne s'en doutait pas. Abandonnée à sa jouissance, elle en oublia presque le corps assoupi lorsqu'un mouvement alangui du dormeur l'informa de son réveil imminent. Sans précipitation, elle recouvrit délicatement le pubis de l'homme avec le pan du tee-shirt et prit du recul, comme si elle venait d'arriver, comme si elle le voyait pour la première fois. Il s'étira et ouvrit les yeux...

Sur le seuil du cabanon, forme sombre en contre-jour nimbée d'une aura de lumière crue, elle était toujours immobile. Avaient-ils rêvé ? Quel artiste avait écrit ce prélude amoureux ? Lui ? Elle ? Qu'importait, elle était là et lui souriait tendrement avec un rien de malice dans les yeux.

« Hélène ?... C'est toi... Je t'avais dit de ne pas venir avant un certain temps, grogna-t-il... Tu dois récupérer d'abord et puis... Je n'aime pas être surpris... »

En se redressant, il réalisa soudain l'excitation qui sourdait sous le tissu trop court pour masquer sa virilité. Il tenta maladroitement de voiler sa nudité sous le regard amusé de la jeune femme. Il bredouilla qu'il avait dû faire un rêve, se leva en lui tournant le dos, saisit un blue-jean élimé posé sur la chaise à côté du canapé et l'enfila prestement. Torse nu, il se tourna vers Hélène qui pouffait de rire. Il l'attrapa, l'enlaça en effleurant les lèvres sensuelles offertes gracieusement et proposa.

« Tu veux un café... Je dois en rapporter, je n'en ai presque plus.

— On s'installe dehors sous la tonnelle, il fait si bon. »

Il acquiesça. Pendant qu'il préparait le café sur la vieille cuisinière à bois, Hélène ouvrit grand la porte et la petite fenêtre afin de laisser la lumière blanche inonder la pièce en pierres sans confort. Quelques grossières étagères fixées contre les murs supportaient des livres, des provisions, une tresse d'ail pendante ou encore, des couverts et un peu de vaisselle. Contre un mur béait une cheminée au foyer rempli de cendres froides et au fond, à droite, une porte rustique laissait deviner une autre pièce qui devait être une petite chambre. D'abord marmonnant, Oscar se fit plus véhément.

« Merde ! Tu me fais peur à te hasarder par ici Hélène... S'il t'arrivait un accident sur ces chemins rocaillieux et escarpés, comment te retrouverait-on ?... Et si tu étais suivie, je ne serais plus tranquille. »

Il hésitait entre la colère et la joie de la revoir.



« Je sais ce que je fais, coupa-t-elle fortement sur un ton rebelle. Et puis, j'ai un service important à te demander. Je t'en parlerai plus tard. »

Il la contemplait, soudain radouci, et répondit amoureuxment :

« Tu es merveilleuse Hélène et je ne supporterais pas l'idée que tu prennes des risques avec ta santé... Tu comprends, je n'aime pas que tu mettes ta vie en danger sur ces chemins caillouteux et difficiles pour venir me voir... J'ai l'impression que tu joues... Que la vie n'est qu'un jeu pour toi.

— C'est un peu ça, dit-elle avec une mimique enfantine. »

Il se sentait maladroit et trébuchait sur les mots, il est vrai que la parole et les grands discours n'étaient pas son fort. Il lui saisit délicatement la main et la porta à ses lèvres. Elle l'aimait et lui souriait de ses yeux turquoise mi-clos. Elle l'embrassa passionnément. Ce baiser avait l'intensité de la morsure du soleil sur son visage et la légèreté de la brise parcourant ses longs cheveux blonds-roux. Dieu qu'elle était belle et attirante ! Pour lui, elle était comme un feu follet pétillant d'esprit et de sensualité. Hélène semblait glisser sur la vie et seul un regard averti permettait de prendre la mesure de ce que ses vingt-huit ans ne disaient pas : cette femme avait la maturité d'une falaise polie par le ressac des vagues, altière et aiguisée, infranchissable, elle mettait l'homme en demeure d'être au mieux de lui-même, humble et divin, gémissant et puissant.

Sous la tonnelle, il faisait frais. La vigne sauvage s'accrochait mollement aux arceaux de fer rongés par la rouille et, loin là-bas, la vallée était noyée dans la brume de chaleur qui donnait au paysage des allures de mirages flottants. Perdus dans leur commune rêverie amoureuse, épaule contre épaule, ils contemplaient cette nature désordonnée que la fin de l'été rendait poussiéreuse. Hélène posa délicatement sa tasse sur la table de chêne massif et suggéra en souriant :

« Accompagne-moi... Oscar je t'ai dit que j'ai un service à te demander. »

Ils se levèrent. Oscar prit sa main et sourit tendrement, il savait qu'elle avait besoin de marcher lorsqu'elle abordait un sujet délicat. Il la sentait préoccupée, mais il n'aurait jamais pu imaginer où l'entraînerait sa demande. Ils flânèrent autour du cabanon de pierres, s'arrêtant devant le petit potager dans lequel Oscar faisait pousser quelques légumes, des salades, des petits piments rouges et des herbes aromatiques. C'était « la vieille Yasmin », sa mère adoptive, qui lui avait appris à survivre dans cette nature sauvage et à travailler ce maigre carré de terre sur ce plateau rocheux. Pour le protéger, elle était venue vivre ici loin de tout. Elle reposait



maintenant sous un tertre, un peu plus, loin contre le sentier qui conduisait vers la vallée, à l'ombre d'un micocoulier nouveau dont le feuillage semblait se prosterner à ses pieds. Oscar aimait venir se recueillir ici avec Hélène en s'asseyant à même les grosses pierres plates qui plaquaient la terre sur les maigres restes de celle qui l'avait élevé avec amour. Ils mûrissaient alors leurs réflexions et parlaient de choses sérieuses.

À l'ombre d'un abri de planches, le cheval d'Hélène se reposait un sabot en danseuse tandis que l'âne d'Oscar les yeux mi-clos somnolait allongé sur la paille jaunie qui lui servait de litière. En un mouvement sec et ample, les deux animaux chassaient régulièrement de leur queue les mouches qui les agaçaient. Pour accéder au plateau et se déplacer dans les sentiers incertains qui traversaient le maquis, l'âne et le cheval étaient des auxiliaires précieux. On ne pouvait trouver de meilleurs moyens de locomotion. La vieille se servait toujours de son âne pour aller chercher du bois ou des vivres dans la vallée et aujourd'hui Oscar faisait de même.

Hélène fixa son amant avec une intensité grave. Il sentait qu'elle allait parler. Il l'encouragea en prenant sa main, sans quitter son regard. La jeune femme appréciait l'infinie douceur et la patience qu'Oscar manifestait à son endroit, mais elle connaissait également sa détermination et sa fermeté lorsque les événements l'exigeaient. Elle semblait prendre son élan et hésiter, puis soudain elle lança avec force et défi :

« Oscar je veux que tu fasses un enfant à ma sœur !... Je sais que ma demande peut te paraître étrange ou déplacée, loufoque même... »

— Tu es folle ! »

Oscar réagit comme sous l'effet d'une brûlure violente. Il avait lâché brutalement la main d'Hélène, ces paroles provoquaient une confusion extrême dans sa tête. Il reprit son souffle, passa sa main sur le visage de la jeune femme.

« Tu dois avoir une bonne raison pour me demander ça... »

— Comme tu le sais, il y a deux ans ma sœur a eu un enfant. Son mari est mort dans un accident et cette année son enfant est décédé d'une immuno-déficiência. Je t'en avais parlé... Rappelle-toi... »

Oscar plus calme hocha la tête l'invitant à poursuivre.

« Je pensais qu'elle surmonterait sa douleur et que la vie serait la plus forte, mais je me suis trompé. Elle est de plus en plus mal. Son désir d'enfant la ronge. Elle ne pense qu'à ça et devient renfermée, dépressive... J'ai peur qu'elle ne fasse un geste désespéré. »

Hélène fit une pause, observa son amant et reprit :





« Oscar, toi tu peux l'aider ! Elle n'a plus le droit d'avoir un enfant. Il n'y a que toi qui puisses lui redonner envie de vivre. »

Il la regardait incrédule.

« Tu es un homme, tu ne peux pas comprendre... Certaines femmes peuvent mourir d'un désir d'enfant... »

— Tu vas trop vite Hélène ! Il y a plusieurs questions qui me viennent à l'esprit. Tu ne lui as pas dit que je suis fertile au moins ? Tu sais ce que je risque ?

Il était embarrassé. Elle le sentit aux abois. Visiblement, il était sur la défensive.

— Non je ne le lui ai pas encore dit. »

Oscar se détendit.

« En supposant que j'accepte... Il faudrait d'abord que je fasse l'amour avec elle. Ensuite qu'elle soit enceinte ce qui n'est pas toujours évident immédiatement. Enfin qu'elle explique autour d'elle d'où lui vient cette grossesse naturelle... Je n'ai aucune envie de faire l'amour avec elle, une fois ou plusieurs fois. Je ne l'aime pas... Je courrais bien trop de risques... Si elle me dénonçait, je serais arrêté immédiatement, dit-il fortement. »

Hélène percevait la peur l'effleurer insidieusement. Elle voulut le rassurer mais de la colère sourdait de ses propos.

« Tu me prends pour qui ? J'y ai songé à tout ce que tu dis. Je suis médecin, tu l'oublies ? Ne me prends pas pour ce que je ne suis pas. Je sais que ma demande peut te mettre en danger. Alors arrête de t'abriter derrière des propos prudents, socialement compatibles, dit-elle en grimaçant... Ça ne ressemble pas à l'homme que j'aime ! Je te demande seulement d'y penser sérieusement. »

Oscar s'emporta à son tour.

« Bon sang Hélène, tu es complètement folle ! Tu vas nous mettre dans un merdier énorme avec tes idées débiles ! La seule reproduction autorisée est le clonage, « un enfant par foyer » ! Tu l'as oublié ? Tu connais la loi mieux que moi ! »

Il se leva brusquement et gratta le sol nerveusement de son pied tandis qu'il s'absorbait dans l'observation des fourmis qui transportaient à force de mandibules une sauterelle verte morte.

« Ta sœur a eu un enfant qui est décédé et elle n'a plus de mari, ça fait deux bonnes raisons pour qu'elle n'ait plus droit de procréer ! dit-il d'un ton volontairement dur.

— Oscar vient là. Assieds-toi, dit-elle l'attirant vers elle. »





Hélène se fit chatte. Elle lui prit la main.

« Tu as raison. C'est dangereux et si une grossesse naturelle est découverte, tu seras arrêté et... Tu iras en prison et je t'apporterai des oranges. »

Elle se moquait tendrement de son amant.

« Tu crois que j'ai envie de te perdre ? Et ma sœur, tu penses à elle ? Ils l'arrêteront aussi et lui prendront son enfant... Ce n'est pas ce que je veux ! »

Il la pressa contre son épaule. Elle se détendit leva ses yeux vers lui et implora doucement.

« Tu veux bien y penser Oscar, dis ? Si tu es d'accord sur l'idée, nous pouvons ensuite trouver des solutions. Si tu refuses nous n'en parlerons plus. »

Il la sentit fondre. Il connaissait bien Hélène, elle ne le lâcherait plus. Cette femme avait l'âme d'un traqueur aborigène et il ne pèserait pas lourd si elle avait décidé de marcher sur ses brisées.

« Je te promets d'y réfléchir, mais... Toi aussi Hélène pense-y, tu dois bien peser les conséquences... »

Le jeune homme sous des dehors réservés et tendres possédait une volonté farouche et un bon sens hors du commun qu'il avait acquis en vivant seul en pleine nature dans des conditions rigoureuses.

« Oscar, j'aimerais venir avec ma sœur Cécile la prochaine fois. Je souhaite te la présenter... »

Il se crispa.

« Écoute, je ne lui parlerai pas de cette conversation et de mon idée, d'accord... Tu la découvriras par toi-même comme ça.

— Je veux bien mais ne lui dis rien avant que nous reparlions de tout ceci. »

L'après-midi touchait à sa fin. Les cigales hystériques jetaient désespérément leur musique stridulante avec plus de force dans le ciel vapoureux pour conjurer la marche lente de l'obscurité et la fraîcheur du soir. Combien de temps leur restait-il à vivre encore ? Oscar et Hélène se levèrent et marchèrent vers les pentes abruptes du plateau. Ils contemplaient les voiles dorés de la lumière du couchant strier le ciel vers Pertuis et plus loin, Aix-en-Provence. La Durance était presque à sec en cette saison. Autour les feuilles des arbres frémissaient doucement et des traînées de nuages roses, puis de plus en plus rouges annonçaient que le Mistral se lèverait demain.

« Je dois y aller. Il est tard. Je ne reste pas ce soir. »



Oscar sourit l'embrassa amoureusement et l'entraîna vers l'abri de planche. Elle sella son cheval, tandis qu'Oscar flattait l'encolure de l'animal. La jeune femme se pressa contre son amant qui l'étreignit passionnément. Ils s'embrassèrent longuement avec force. Les amants s'écartèrent et se sourirent. Hélène se mit en selle, tendit sa main à Oscar qui la baisa. Elle talonna son cheval et disparut sans un mot sur le sentier qui longeait la dernière demeure de la vieille Yasmin. Oscar sentit le vide le saisir et il en eut le vertige. Il alla s'asseoir au bord du plateau, là où la vue portait loin. Il accompagnait son aimée.







Chapitre II

Il s'étira en bâillant. Un son rauque sortit de sa gorge en brisant le silence de la petite pièce sombre. Surpris, le jeune homme éclata de rire. Il se leva prestement, enfila un pantalon, une chemise beige de grosse toile et se rendit dans la pièce principale. Après avoir attisé les braises de la vieille cuisinière, il mit la cafetière en batterie. Il devait aller rendre visite aux Boyer là-bas dans la vallée. Il était temps de s'approvisionner en pétrole pour les lampes et en nourriture de base. Il songea que c'était toujours un bonheur de retrouver Jeannot, sa femme et ses enfants et de parler autour d'un repas copieux, un verre à la main.

Oscar fit sa toilette dehors en s'aspergeant au robinet. Contre le cabanon, il avait installé un lavabo, et juste au-dessus un réservoir de cent litres calé contre le toit. Ce bricolage lui procurait un minimum de confort pour sa toilette, sa lessive et la vaisselle. En automne, en hiver et au printemps, il découvrait son réservoir pour recueillir les eaux de pluie. Il ne pleuvait pas souvent, mais en abondance lorsque le temps tournait à l'Est. Ici les orages étaient violents et les averses drues. Il se souvint de la grande joie que la vieille Yasmin avait éprouvée à l'idée de ne plus traîner péniblement le seau d'eau tirée du puits.

Son café achevé, il se rendit vers l'abri. L'âne lui fit fête bruyamment et le poussa affectueusement de ses naseaux. Oscar le flatta en lui parlant tandis qu'il fixait le bât sur le dos de l'animal. Il y attacha un grand sac de toile qui servirait aux provisions, une outre pleine d'eau, l'enfourcha et tapota gentiment les flancs de l'animal en lui faisant prendre la direction du sentier. Deux lapins de garenne attrapés la veille gisaient au fond du sac.

Lorsqu'ils passèrent près du tertre, comme à chaque fois Oscar ne put s'empêcher d'avoir une pensée émue pour sa vieille Yasmin. Il l'avait aimée comme une mère et souvent il se surprenait à lui parler ainsi qu'il le faisait autrefois lorsqu'elle était encore en vie. Elle lui avait appris à vivre en ces lieux inhospitaliers. Heureux et comblé, Oscar ne désirait



que ce qu'il avait déjà : sa montagne, son cabanon, son âne et par-dessus tout Hélène, son Hélène. bercé par le pas de sa monture qui descendait prudemment le sentier en pente, il contemplait son visage rayonnant et son sourire. Sans effort, il pouvait sentir la fraîcheur et le moelleux de ses lèvres contre les siennes.

En hiver, au cours d'une de ses nombreuses randonnées équestres, Hélène avait débouché sur le plateau par hasard. La jeune femme fut surprise de trouver ce cabanon qui ne figurait sur aucune carte. Sa stupeur fut à son comble quand, surgissant des chênes kermès, un homme se projeta soudainement devant son cheval et lui arracha la bride des mains. Elle lui avait aussitôt décoché un coup de pied en pleine poitrine qui l'envoya bouler au sol. Sur le dos, il avait l'air d'une tortue décontenancée, si ridicule qu'elle ne put retenir un éclat de rire franc et bruyant. Maladroitemment, il avait bredouillé quelques mots, peut-être des excuses, qu'elle n'avait pas entendus ou compris. Elle avait demandé si son cheval et elle-même pouvaient boire un peu d'eau. Ils avaient fait connaissance. Elle était née un 25 décembre. Il pensa à un cadeau de Noël que la destinée lui avait adressé. Ils ne s'étaient plus quittés. Chaque fois que ses obligations professionnelles le lui permettaient, elle le rejoignait.

L'âne trotta dans la chaleur sans se soucier de la rêverie de son maître bercé par le mouvement de ses reins. Au moindre souffle d'air, les senteurs de romarin et de thym enivraient le jeune homme. Le vieux Jeannot et sa famille habitaient vers Buoux. Ils n'avaient pas voulu quitter leur ferme quand « l'incident de Cadarache », comme disaient les officiels, avait fait fuir tous les gens qui vivaient par ici de l'autre côté de la Durance. Oscar était chez lui, dans sa famille avec Jeannot, son épouse Magali, sa fille Laure et son fils André. Parfois, il leur rendait visite. Il restait un jour ou deux en écoutant les nouvelles de la vallée puis il repartait vers ses cimes. Là-haut, dans cette nature sauvage, il se sentait en sécurité et vivait à son rythme.

Il réalisa qu'il arrivait à Sivergues ou du moins ce qu'il en restait. Seuls les murs de la petite chapelle en piteux état persistaient à résister aux attaques du temps. Autour ce n'étaient que ruines et pierres. Il y avait bien longtemps que ce petit village était silencieux. Les herbes folles avaient recouvert les anciens chemins en prenant pension sur les restes que les villageois dans leur précipitation n'avaient pu emporter avec eux. De ses talons, il pressa sa monture. Buoux n'était plus très loin. Oscar engagea l'âne sur une pente menant vers un vallon boisé de buis, de chênes et d'arbousiers. Les branches des arbres s'accrochaient à l'animal mais ne le



retenaient pas. Le vieux serviteur était habitué à ces courses dans le maquis avec son maître. L'animal humait déjà la fraîcheur de l'Aigue qui coulait plus bas. Ils débouchèrent près de la rivière. En cette saison, l'eau était rare. Elle s'écoulait paresseusement entre les pierres et les branches mortes qui encombraient le lit de l'onde. Par endroits, des trous plus profonds formaient des vasques polies qui retenaient quelques truites prisonnières jusqu'aux prochaines pluies. Écrasé par la chaleur, Oscar n'y tenant plus sauta sur la berge. Il ôta ses chaussures et ses habits avant de se jeter à l'eau tandis que l'âne s'abreuvait longuement. L'eau lui arrivait à la taille. Le jeune homme s'aspergea tout le corps.

Le bain improvisé achevé, Oscar marcha en tenant l'âne par la bride. Souvent, le chemin escarpé au bord de l'eau, les obligeait à longer des rochers et à éviter des branches basses de chênes et d'acacias. Ils passèrent à proximité de grottes qui avaient été d'anciennes maisons troglodytes. Lorsqu'elles étaient habitées, un simple mur de pierres fermait la grotte jusqu'au surplomb rocheux proéminent. Le chemin devenait de plus en plus facile. La rivière s'égayait dans la prairie d'une petite vallée encaissée avant de former un bassin. Trois chèvres et un bouc paissaient l'herbe brûlée par le soleil. Dans cet environnement rustique, contre la falaise, la maison de Jeannot invitait au repos. Oscar s'approchait du bassin à truites lorsqu'un chien roux énorme au poil laineux jaillit de la demeure en aboyant. L'animal devait avoir du Briard et du Griffon en lui. Il se campa sur ses pattes menaçant à quelques mètres d'Oscar. La bête hésita, reconnut le jeune homme et lui sauta joyeusement dessus en le bousculant.

« Du calme Bridou ! Allons, tu vas me faire tomber... Mais oui tu es beau ! Moi aussi je suis content de te voir. Jeannot... Oh ! Jeannot, rappelle ton fauve, c'est moi. »

Jeannot apparut sur le seuil, un large sourire éclairant son visage buriné et carré. Il pouvait bien avoir une soixantaine d'années. Son poitrail puissant et ses larges épaules faisaient de lui un titan. Il ouvrit ses bras et embrassa Oscar chaleureusement avec force.

« Oh Jeannot ! Lâche-moi, tu vas me briser, cria son ami en tentant d'échapper à l'étreinte et aux bourrades viriles du vieil homme heureux.

— Allez viens petit. Entre, tu vas manger et te reposer... Tu dois avoir soif ? Magoye c'est Oscar... »

Il appela son épouse. Elle sortit et à son tour serra le jeune homme tendrement contre sa poitrine en l'embrassant et en ébouriffant sa chevelure de ses doigts usés.

« Ça va mon petit ?



— Magali je suis content d'être là ! Où sont Laure et André ?

— André, tu sais comme il est. Il est gentil mais... Il a mangé et il est allé dormir... Laure a entendu que tu arrivais, elle te met une assiette sur la table. Tu vas manger, demanda-t-elle sur un ton soupçonneux ?

— Oh oui j'ai faim ! répondit en riant le jeune homme en passant le bras autour de la taille de Magali. Attends, j'enlève mon sac du bourricot. »

Il prit ses affaires, ôta la bride et le bât de son compagnon de randonnée, lui donna une tape pour lui signifier qu'il était libre d'aller à sa guise à la rivière se désaltérer ou brouter l'herbe alentour. Les trois amis s'engouffrèrent dans la grande pièce. Laure se jeta joyeusement au cou d'Oscar. Elle l'étreignit et l'embrassa fougueusement en le chahutant. Elle l'aimait profondément. Ils avaient grandi ensemble, depuis son enfance, elle veillait sur lui et sur André comme la grande sœur qu'elle semblait être. Ils prirent tous place autour de la table de chêne. Jeannot servit du vin rosé frais. Oscar leva son verre. Du regard il parcourut ses amis en souriant et but.

« Tu restes longtemps ? questionna Laure les yeux pétillants.

— Non juste un jour ou deux... J'avais besoin de quelques petites choses. C'était l'occasion de vous voir.

— Pardi, quand on vit seul comme un sauvage hein ! Comment va ton Hélène, demanda Jeannot malicieux ?

— Elle va bien... Parfois j'ai du mal à la comprendre...

— Ne cherche pas petit ! s'exclama le vieil homme en souriant, moi je ne comprends toujours pas Magoye et cela fait quarante-deux ans que je la fréquente. »

Magali lui donna un coup de coude rebelle en lançant :

« Ne l'écoute pas mon garçon. Il n'y a rien à comprendre. L'amour ça ne passe pas par la raison mais par le cœur et l'esprit.

— Rajoute le corps, la taquina Jeannot en riant tandis qu'elle rougissait et se détournait pudiquement.

— Et ici, quelles sont les nouvelles ? »

Son vieil ami raconta en détail ce qui s'était passé dans la région depuis la dernière visite d'Oscar. Laure, attentive au bien-être de son ami, lui servit une belle tranche de pâté de lièvre, du fromage de chèvre et un morceau du pain épais qu'elle avait fait avec sa mère. Presque tout ce qui se mangeait et se buvait était produit sur la propriété par la petite famille. Pour le reste, Jeannot allait en ville. Il vendait quelques produits sur le marché et réalisait ainsi un peu d'argent qui lui permettait d'acquérir ce qui lui manquait.



« J'ai ramené du pétrole l'autre jour, tu en voudras, demanda Jeannot ?

— Oui, j'ai besoin de bougies aussi si tu en as, des pâtes, du riz... Enfin tu vois bien ce que tu peux me donner. Je t'ai apporté deux lapins. Laure peux-tu les prendre dans le sac ? Je n'ai pas vu de sangliers ces derniers temps. Il fait trop chaud. Je pense qu'ils sont plus au Nord dans les montagnes à la fraîcheur, et puis... Pour tout dire, je n'ai pas beaucoup chassé ces jours-ci... C'est toi Jeannot ou bien Laure qui est allé en ville ?

— Cette fois c'est moi, répondit Jeannot, mais tu sais, je n'aime pas bien y aller.

— Moi non plus, ajouta Laure. Elle ne supportait pas les gens sophistiqués de la ville. À Aix tout lui paraissait superficiel, sauf les vieilles pierres comme elle aimait à le rappeler.

— Tu sais, ce n'est plus comme avant. La ville ce n'est pas pour nous », se plaignit la vieille Magali en s'activant.

Oscar acquiesça en hochant la tête. Il avait bien essayé de vivre à la ville quelque temps lorsqu'il était plus jeune. Il avait vite renoncé. Il étouffait. Il ne se sentait pas à sa place au milieu des gens d'Aix-en-Provence.

« Autrefois c'était bien, reprit Jeannot. Vous n'étiez pas nés André et toi... Laure était petite. Et puis, il y a eu la fuite de radioactivité de Cadarache... De Cadenet jusqu'à Manosque, tous les villages et toutes les propriétés furent désertés.

— Tu l'as déjà raconté papa, coupa Laure agacée.

— Je sais, poursuivit le vieil homme soudain las. »

Il parlait sur un ton grave comme pour décrire un cauchemar éveillé... « Ils sont rares ceux qui n'ont pas fui. Ta mère Yasmin, nous, et quelques autres, autour, avons refusé de quitter nos terres. Les gens gardaient en mémoire la catastrophe de la centrale nucléaire de Tchernobyl dans les pays de l'Est...

— Oui, approuva tristement son épouse. Ils sont partis vers Aix et Marseille qui, d'après les officiels, étaient libres de toute radioactivité. On disait que la Durance était devenue la frontière entre les « terres maudites contaminées » et les espaces propres...

— Non, tu te trompes ! Les organisations de contrôle non gouvernementales n'étaient pas d'accord sur l'importance de cette fuite de radioactivité. Ils affirmaient que c'était pour éloigner les gens d'ici et surtout les paysans. Nous, on avait un doute. On avait peur de perdre nos terres. C'est pour ça qu'on a pris le risque de rester et de prendre le maquis... Et puis où on aurait été ?



— Tu l'as déjà racontée cette histoire ! Oscar, tu le sais puisque c'est à cette époque que Yasmin t'a trouvé, s'impatienta la mère.

— Depuis, il n'y a plus personne qui s'aventure par ici, souffla Jeannot.

— Tant mieux ! On est bien tranquilles ! J'en avais assez de tous ces touristes, allemands, belges, hollandais et je ne sais quoi qui venaient faire de l'escalade par ici. Ils laissaient leur crotte dans la nature et ils passaient en parlant fort... Ils nous regardaient comme si nous étions des extra-terrestres, ajouta Magali joyeusement.

— Tu te rappelles Magoye comme on avait peur, sourit Jeannot... On n'osait plus rien manger ni boire... La plupart de nos amis sont partis. Et voilà ! Le vieil homme marqua une pause et reprit. Tu sais la première fois qu'on a aperçu Hélène à cheval, on n'en croyait pas nos yeux. Cela faisait si longtemps que nous n'avions vu une femme de la ville par ici...

— Elle, ce n'est pas pareil, le coupa Laure. C'est pour son travail qu'elle venait par là. Tu te souviens maman ? Elle se demandait si nous étions nombreux à vivre ici et si nous n'étions pas radioactifs, un peu comme les sangliers autour de Cadarache qu'on disait qu'ils brillaient la nuit, lança-t-elle en riant avec les autres. »

Oscar changea de sujet. Il connaissait cette histoire, à chaque visite le vieux Jeannot l'évoquait. Ces temps héroïques le virent lui et sa famille entrer en résistance et se couper du monde.

« Et André, comment il va ?

— Toujours pareil tu sais, dit Magali. Cet enfant, il n'a pas sa tête... Il va se lever bientôt.

— Il est né avec une case en moins, dit Jeannot souriant. C'est le Ravi comme dans les crèches d'autrefois...

— C'est vrai qu'il est un peu fada. Mais à moi il m'a tout appris sur la pêche, la chasse et les champignons, dit Oscar plaidant pour son ami.

— Pour ça, c'est sûr, il est fort, reprit Laure, mais pour le reste, le pauvre... Il faut toujours tout lui dire comme à un enfant. »

Elle était jolie Laure avec ses longs cheveux bruns et ses beaux yeux verts en amande. Elle ne paraissait pas ses trente-trois ans. C'était une gourmandise ! Sa peau hâlée couleur miel donnait envie de la mordre à pleines dents. On pouvait deviner sa poitrine haute et généreuse qui tendait délicatement son chemisier. Cette femme de caractère ne se départissait jamais de son calme et de sa bonne humeur. L'amour d'un homme l'aurait certainement conquise, si elle n'avait décidé de rester avec ses parents et son frère André pour les aider.